Lezay-Marnezia

L'heureuse famille

A Brureres

1809

Reel: 68 Title: 4

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00068.04

Control Number: AAT-5895
OCLC Number : 07002694
Call Number : W 381.54N L599h
Author : Lezay-Marnezia, Claude-François-Adrien, marquis de, 1735-1800.
Title : L'heureuse famille : conte moral.
Imprint : A Brureres [France?] : Chez Michel Vivot, 1809.
Format : 36 p. ; 19 cm.
Note : Cover title.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/14/94
Camera Operator: RT

L'HEUREUSE FAMILLE.

CONTE MORAL.

Il laboure le champ que labourait son père.
Racon.



A BRURERES,

Chez MICHEL VIVOT, Imprimeur-Libraire.

1809.



L'HEUREUSE FAMILLE.

CONTE MORAL.

LE jeune Basile était le fruit d'une union mal assortie. Sa mère, d'une ancienne maison de Périgord, mais réduite à une extrême pauvreté, s'était déterminée à épouser un laboureur aisé, plutôt que de s'abaisser à servir. Son mari était neveu d'un prêtre respectable, qui lui avait donné une éducation supérieure à celle que reçoivent les habitans de la campagne. Un caractère bienfaisant, une grande modération, une probité exacte, le faisaient également estimer de ses supérieurs et de ses égaux. Amélie, c'était le nom de sa femme, au lieu de ne conserver que l'élévation de sentimens qui est de tous les états, avait gardé dans une condition honnête, mais trop peu considérée, un orgueil qu'on ne pardonne pas même à la noblesse opulente. Elle se souvenait toujours du nom qu'elle avait porté, et ne se rappellait point assez que

la misère l'avait forcée à le perdre. Allard, qui, par ses vertus, par sa sensibilité, par ses mœurs, ennoblissait son état, cherchait à le lui faire envisager avec moins d'horreur. Ses efforts étaient vains. Il avait employé, pour adoucir l'humeur de sa femme, tous les moyens dont une âme tendre sait faire usage. Il avait voulu pénétrer dans son cœur, en lui faisant goûter ces plaisirs si vrais, si touchans, que la nature offre à tous les hommes, et dont ils jouiraient avec plus de transport s'ils s'étaient moins éloignés de leur première simplicité. Ses soins étaient rejetés avec dédain; le plus offensant mépris en était la récompense. Une pareille conduite le plongeait dans la douleur, et pourtant ne l'aigrissait pas. Il aimait. Si du moins j'avais un enfant, disait-il, il me ramenerait le cœur de sa mère. La nature l'amolirait ce cœur que la fierté rend inflexible. Amélie serait touchée des tendres caresses et du sourire de l'innocence. Je saisirais un instant où elle céderait à l'impression du sentiment, et je la forcerais de répondre aux miens.

Il se passa plusieurs années avant que ses vœux fussent exaucés; mais enfin Allard se vit père, et crut toucher au moment de se voir heureux. Il reçut son fils avec les transports de la joie la plus vive; il le serra contre son sein; il le regardait comme un gage qui désormais allait assurer sa félicité. Il se trompait. Le caractère une fois formé se change difficilement. Amélie conserva le sien longtems encore, et son époux eut la crainte de voir son fils en héritier. Né pour

aimer et fait pour l'être, il se flatta qu'au moins cet enfant si désiré répondrait à ses sentimens, et que la nature le consolerait des peines que lui avait fait éprouver l'amour. Sa tendresse pour son fils ne se borna pas à de vaines caresses. Capable, par les leçons qu'il avait reçues, par les bonnes lectures qu'il avait faites, et surtout par ses réflexions, de lui donner d'excellentes instructions, il employa tous ses soins à lui donner une éducation qui le rendît content de son sort, et lui fît éviter les écueils dans lesquels sa mère était tombée. Il était encore attaché à son sein, qu'Allard déjà cherchait à deviner ses inclinations, et à étudier en lui ces mouvemens, qui, tous faibles qu'ils sont dans l'enfance, donnent cependant des indices qui font juger de ce que sera l'âme dans un âge plus avancé. Attentif aux plus petites choses (il n'en est point d'indifférentes pour un père tendre et éclairé) il fit reblanchir l'intérieur de sa maison, il l'ornait de fleurs et de verdure; il y rassemblait les plus jolis enfans du village; il animait leurs yeux pour que la joie fût toujours peinte sur leurs visages. Il voulait que le premier spectacle, qui s'offrirait aux yeux de son fils, fût celui du contentement, et que la première impression qu'il reçût, fût celle de la gaieté. C'est peut-être des premières impressions, qui ont frappé nos organes, que dépend la tournure de notre caractère. Pourquoi ne serait-on pas parvenu à lui en donner une plus heureuse en multipliant les images riantes autour de nos berceaux?

Le petit Basile grandissait, et il laissait déjà entrevoir un cœur sensible, un esprit facile, une conception vive, mais une humeur légère et du penchant à la vanité. Sa figure était agréable, sa phisionomie fine, et son air enjoué. A mesure qu'il se développait, son père s'attachait à lui inspirer ces vertus douces qui font le bonheur de tous les hommes dans quelque condition que la nature les ait placés. Il cherchait à fortifier les dispositions favorables qu'il remarquait en lui; il se servait même de ses défauts, et tâchait de les faire tourner au profit de ses bonnes qualités. D'abord il ne commença pas à le faire raisonner; mais il l'accoutuma à sentir. Il l'emmenait avec lui dans la campagne; il choisissait pour ses promenades les paysages les plus rians, il lui faisait entendre les concerts des oiseaux, jouir de la fraîcheur des forêts, du coup-d'œil charmant des prairies, et de la richesse des côteaux. Il le rendait témoin des jeux des bergers et de la satisfaction des laboureurs, qui trompaient en chantant la fatigue de leurs travaux. En lui présentant les images gracieuses de la vie champêtre, il espérait qu'il la lui ferait aimer. Cependant Allard craignait avec raison que sa mère ne l'empêchât de céder aux impressions qu'il voulait lui faire prendre. L'orgueil, qui ne peut se nourrir par de vains honneurs, ne s'éteint pas toujours, quoiqu'il n'ait plus rien qui le flatte. Il gémit dans l'obscurité, et se manifeste par sa propre douleur. Amélie, ne jouissant plus du rang dont elle était descendue, s'efforçait de faire paraître son fils

comme y tenant encore. Les habillemens qu'elle lui donnait n'étaient pas riches, mais ils étaient plus recherchés que ceux qu'on porte au village; du linge un peu plus fin, des cheveux mieux arrrangés, de petites choses enfin, que l'œil d'un homme du monde n'aurait pas saisies, lui donnaient un air de parure choquant pour des gens qui ne voyaient en lui que le fils de leur égal. On lui recommandait sans cesse de ne pas se familiariser trop; on lui vantait continuellement la noblesse de ses parens; on le plaignait de n'être pas lui-même noble comme eux; enfin on le rendait malheureux, en lui faisant regretter de frivoles avantages dont son père voulait lui apprendre à se passer.

Allard avait cette philosophie simple et vraie qui ne cherche pas le bonheur dans l'opulence et dans les titres, et qui le trouve, quand des causes étrangères ne s'y opposent point; dans la jouissance de ces biens que la nature offre à tous ses enfans; dans l'amour; dans l'amitié et dans la pratique des verrus qui rapprochent les hommes, en les rendant les bienfaiteurs les uns des autres. Pour détruire le germe d'orgueil qui était dans le cœur de son fils, et qu'on ne s'occupait que trop à favoriser, il travaillait à lui inspirer les tendres sentimens dont il était pénétré lui-même. Il lui faisait concevoir la volupté pure que laisse après lui le souvenir d'une bonne action. Autrefois il était le consolateur des affligés; le protecteur des faibles; le soutien des hommes plus pauvres que lui: il voulut que son fils le devînt, qu'il jouît souvent du spectacle

le plus beau qui soit dans la nature, celui de la joie et de la reconnaissance peintes dans les yeux de l'homme qu'on secourt dans l'instant où il est accablé. Notre voisin est malade, disait-il quelquefois à Basile, peut-être ses champs seront-ils plus mal labourés que s'il présidait lui-même au travail de ses ouvriers; menez-y nos chevaux, conduisez vous-même la charrue, et lorsqu'il portera dans son domaine ses pas encore chancelans, qu'il voye qu'on n'est pas ingrat des soins qu'il prend pour se faire aimer. Basile y allait, et peut-être autant par vanité que par bienfaisance; il s'appliquait à rendre son ouvrage profitable au maître du champ qu'il labourait. Celui-ci ne jouissait pas du fruit de ses peines sans marquer sa sensibilité. Il prononçait le nom de Basile avec attendrissement; il faisait son éloge avec cette énergie, avec cette vérité que le sentiment seul inspire. Allard joignait ses louanges à celles qu'on donnait à son fils. Il l'applaudissait avec chaleur des bonnes actions que lui-même l'engageait à faire. En flattant sa vanité lorsqu'il faisait le bien, lorsqu'il montrait le désir d'être utile, lorsqu'il rendait des services avec cet air content qui vaut mieux que les services mêmes, parce qu'il marque la satisfaction qu'on trouve à les rendre, il croyait le détacher des chimères éblouissantes dont on l'entretenait tous les jours. Pour y réussir plus sûrement, il voulut l'enchaîner par les liens si doux de l'amitié, par les liens plus doux encore que l'amour. Un frère et une sœur, Lucie et Marcel, par leur enjouement, par

leur âge conforme à celui de Basile, par leur caractère tourné à la tendresse, et Lucie surtout, par les charmes de sa figure, lui parurent propres à faire réussir son projet. Il les attira chez lui, facilita leurs yeux, égaya leurs occupations, fit naître pour eux des plaisirs; en y prenant part, il les augmentait. Les regards paternels ne sont redoutés que lorsqu'ils sont toujours sévères; mais quand ils se tournent avec bonté, quand ils jouissent avec complaisance des amusemens de la jeunesse, ils les rendent plus innocens, sans les rendre moins vifs et moins gais.

Basile avait seize ans. Il éprouvait au-dedans de lui-même un changement dont il ne pouvait se rendre compte. Il n'avait plus les goûts qu'il avait eus; il s'ennuyait des choses qui l'avaient le plus amusé; chaque jour il perdait de sa gaieté, sans cependant avoir aucune raison d'être chagrin. Marcel son ami, Marcel même lui plaisait moins. Auparavant il lui était nécessaire; il trouvait les jeux languissans dès qu'ils se faisaient sans lui; mais depuis quelque tems il saisissait tous les prétextes de l'éloigner. Il aimait mieux être seul, lorsqu'il n'était pas avec Lucie. Ils allaient ensemble conduire leurs troupeaux dans les lieux les plus solitaires, et passaient les jours sans se rien dire et sans néanmoins s'ennuyer. Ils se regardaient tous deux; ils soupiraient, et puis se regardaient encore. Quelquefois la nuit les surprenait avant qu'ils eussent songé à retourner au village " Je serai grondée de mon père, disait Lucie; ma mère

me grondera, répondait Basile ; mais, ma chère Lucie, je ne crains pas d'être grondé tous les soirs, si je puis passer tous les jours avec vous. Je ne sais pourquoi, mais je n'ai de plaisir que lorsque nous sommes seuls ensemble. J'aime bien mon père.... cependant.... j'ai honte de l'avouer.... Lucie, je vous aime encore mieux que lui. Et moi reprenait Lucie..... Mais, Basile, nous faisons mal de ne pas aimer nos parens davantage... ils sont si bons pour nous ».

Ils n'avaient instruit personne de leurs sentimens ; ils les ignoraient eux-mêmes, et cependant ils n'étaient inconnus d'aucuns des habitans du village. Le père de Basile, les parens de Lucie, voyaient avec satisfaction leur mutuel penchant. Ils les trouvaient dignes l'un de l'autre, et bientôt ils songèrent à les unir. Allard surtout, à qui sa tendresse dictait les vœux les plus ardens pour le bonheur de son fils, souhaitait de lui voir former des liens qui, l'attachant à son état par les charmes de l'amour et par les douceurs de la vie champêtre, l'empêchassent de regretter un sort plus brillant et moins heureux sans doute. Il avait fait toutes les démarches nécessaires ; elles avaient réussi. Les parens de Lucie, pénétrés de tendresse pour elle, remplis d'honneur et de probité, acceptèrent avec reconnaissance la proposition d'Allard, moins parce qu'il était le plus riche, que parce qu'il était le plus vertueux habitant du canton. Il fallait le consentement de la mère de Basile, son père le chargea de l'obtenir lui-même ». Mon enfant, lui dit-il, tu sais

combien je t'aime. Je suis à présent dans cet âge où l'on ne trouve plus de satisfaction que dans le bien qu'on peut procurer à son fils. Le tien, le tien seul m'occupe; je veux que tu sois content, et goûter avant de mourir le plaisir de voir ton bonheur assuré. Tu es bien jeune encore; mais peut-on être trop tôt heureux? Je songe à te marier. C'est Lucie, cette Lucie qui te plaît tant, quoique tu ne m'en aies pas parlé, que je t'ai choisie pour épouse. Ses parens te la donneront volontiers; mais, par les plus tendres prières et les plus douces caresses, force ta mère à ne pas s'opposer à un mariage qui te convient; c'est avec peine qu'elle se rendra. Affligée d'être la femme d'un villageois, quoique tu ne sois qu'un villageois toi-même, peut-être espère-t-elle encore, par le crédit de sa famille, t'attacher à un état le plus heureux de tous, quand on est né pour y vivre. Respecte ta mère, chéris-la; mais ne te laisse pas séduire par ses discours orgueilleux. Mon fils, mon cher fils, ne songe point à abandonner la vie de tes pères; c'est la vie de la tranquillité, de l'innocence et de la vertu même. Dans les premières années que tu seras dans ton ménage, tu ne trouveras pas de peines considérables. Tu as de la force, j'ai de l'expérience, nous nous aiderons mutuellement. Tu serviras ton père, tu écouteras ton ami, et tu verras tout prospérer autour de toi. La paix et la joie règneront dans ta famille. Un même esprit nous conduira tous; il rapprochera les âges les plus différens. Encore occupé de toi dans mes derniers instans, ma

tremblante main agitera le berceau de tes enfants. . . . « Basile voulut répondre, il ne le put. Sa voix fut étouffée; ses yeux se remplirent de pleurs; la reconnaissance et l'amour filial font aussi couler des larmes. Amélie fut témoin de la fin de cette scène attendrissante. Allard la laissa avec son fils. Il espéra que l'émotion de Basile passerait jusqu'à elle. En effet, d'abord il réussit à la toucher. Il se jeta dans ses bras, mouilla ses joues des plus douces larmes. Ma mère, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, ma mère, je suis heureux si vous voulez. On me donne Lucie, Lucie la plus belle, la plus aimable fille du village, que tous les jeunes garçons adorent, et qui n'aime que moi. Y pensez-vous, reprit-elle sans colère; mais avec dédain, y pensez-vous? Est-ce bien mon fils qui songe à une alliance qui me dégraderait plus encore que je ne le suis? N'ajoutez pas à ma misère; laissez-moi vous donner une épouse qui soit mon égale, et que sans rougir je puisse nommer ma fille. Basile voulut répondre, elle l'en empêcha. Elle employa, pour le gagner, cette adresse qui souvent tient lieu d'esprit aux femmes, et qui, presque toujours, les fait arriver à leurs fins; elle ranima dans le cœur de son fils un mouvement de vanité que l'amour avait ralenti, mais qu'il n'avait pu détruire. Elle échauffa son imagination, et parvint à lui faire désirer, avec autant d'ardeur, de voir rompre son mariage, qu'il avait eu de joie quand son père lui avait appris qu'il était conclu. Pour rendre son triomphe plus certain, elle courut

l'annoncer aux parens de Lucie. Elle voulut qu'un affront cruel mît une barrière éternelle entre les deux familles. Elle arrive dans celle de Lucie, et bientôt y trouble l'aimable gaieté que l'assurance d'une satisfaction prochaine y faisait régner. On se lève, on s'empresse, on l'entoure, on l'écoute avidement; on croit qu'elle vient partager le contentement que l'union des deux amans fait naître; on n'est pas longtems dans l'erreur. Un sourire amer précède la déclaration qu'elle va faire. C'est avec le mépris le plus outrageant qu'elle rompt les engagemens que son époux avait pris. Elle porte la douleur dans le cœur innocent de Lucie. Elle voit couler ses larmes, elle insulte encore à ses pleurs. Allard arrive dans cet instant cruel: il lit son malheur sur tous les visages. Il s'en retourne le désespoir dans le cœur. Il revoit son fils; il le regarde avec des yeux où la douleur et le mépris sont peints. Basile, qui redoutait sa colère, se trouve soulagé par son silence. Il ne s'aperçoit pas que ce silence est celui d'une âme ulcérée et fermée au bonheur; il ne tarde pas à se repentir de sa fausse démarche; il déteste sa faiblesse et sa vanité; mais comment compter sur les regrets d'une âme aussi légère?

La maison d'Allard, auparavant l'asyle de la confiance des jeux et du bonheur, est devenue le séjour de la contrainte, du mécontentement et de l'ennui. Les caresses que Basile recevait de sa mère ne le dédommageaient pas de cette familiarité dans laquelle il est si doux de vivre avec un père tendre. Tantôt il se livrait encore

à des espérances chimériques, plus souvent il s'abandonnait au sentiment de honte que faisait naître en lui sa légèreté, et à la douleur de causer les chagrins du meilleur des pères. Tous ses jours se passaient dans l'incertitude et la langueur. Cependant, dans sa tristesse, il lui restait une consolation à laquelle il ne devait pas s'attendre. Marcel, qu'il avait négligé, Marcel dont il avait délaissé la sœur, demeura constamment fidèle à l'amitié. Il cherchait à dissiper l'affliction qui tuait son ami. Il aurait voulu ranimer en lui le goût de ces plaisirs qui avaient fait les délices de leur enfance; mais le tems en était passé pour Basile. Les passions ardentes ne nous rendent pas seulement malheureux tandis qu'elles nous subjuguent; mais, en donnant trop de ressort à nos âmes, elles leur ôtent l'amour des choses simples, qui ne revient plus, ou qui ne renaît que lorsqu'un long calme leur a succédé.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis qu'Allard et son fils vivaient dans cette tranquillité, ou plutôt dans cette mélancolie sombre, plus affreuse peut-être que les chagrins violens; lorsqu'Amélie, qui, par son humeur hautaine et ses conseils dangereux, avait causé toutes leurs peines, y en ajouta de nouvelles. Vraisemblablement touchée d'avoir occasionné le désordre qui régnait dans sa famille; mais trop fière pour vouloir paraître se repentir, elle se laissait consumer en silence par sa douleur. On la voyait dépérir, sans pouvoir deviner le principe de son mal. Elle se refusait également aux

caresses de son fils et aux attentions de son époux. Allard, aux yeux duquel on n'était plus coupable dès qu'on était malheureux, cherchait tous les moyens de ramener en elle le calme et la santé. Ses soins furent inutiles, et l'état de sa femme devenait tous les jours plus dangereux. Une fièvre ardente, accompagnée des accidens les plus fâcheux, fit bientôt perdre l'espérance de la conserver. Son fils et son époux ne s'éloignaient pas d'elle d'un instant; ils tenaient chacun une de ses mains dans les leurs; Basile mouillait de pleurs le lit de sa mère, et Allard la regardait avec des yeux humides et attendris. Déchirée par ce touchant spectacle, l'amour maternel, la reconnaissance, la tendresse, l'emportèrent enfin sur l'orgueil. Elle fit un effort, et passant un de ses bras autour du cou de son mari, et l'autre autour de celui de son fils, elle les attira tous deux en même tems contre son sein. Elle sembla se ranimer et jouir avec délices de cette situation; mais son émotion était trop forte pour qu'elle pût longtems la soutenir. Elle tomba bientôt dans un évanouissement profond. Basile, sans connaissance auprès de sa mère, avait autant besoin de secours qu'elle-même; et Allard, absorbé par sa douleur, était incapable de leur en donner. On vint heureusement les rappeler à la vie; ce ne fut que très-difficilement qu'on parvint à y faire revenir Amélie. A peine eut-elle ouvert les yeux, que l'égarement s'y peignit. Le délire succéda à sa faiblesse; et dans son transport, devenue plus intéressante encore, elle porta l'attendrissement dans tous les cœurs.

Malgré tous les efforts qu'on faisait pour la retenir, elle s'arracha de son lit, se précipita aux pieds de son fils qu'elle prenait pour son époux, et en les baignant de larmes, elle le suppliait de pardonner tous les chagrins qu'elle lui avait donnés. Elle lui disait : Homme respectable, fais grâce à une épouse trop indigne de toi. Fais grâce, Allard, mon cher Allard.... Elle serrait les genoux de Basile avec force, et disait encore : Rends à ton fils ton amitié; c'est moi, c'est moi seule qui la lui ai fait perdre. S'adressant ensuite aux témoins de cette scène déchirante, elle s'écriait : il ne me répond pas; joignez-vous donc à moi; forcez-le à me rendre sa tendresse, sa tendresse que j'ai méprisée, et dont je sens à présent tout le prix.... mais ils se taisent..... ils sont muets.... Ils l'étaient en effet. Le Curé, le Médecin, les femmes, tout le monde pleurait, tandis qu'Allard et son fils poussaient des cris de désespoir.

Revenu de cet état d'immobilité où jettent les spectacles frappans et inattendus, on s'empressa autour d'une malade qui s'acquérait tant de droits sur les cœurs. On la reporta dans son lit, et M. Chablais, qui, par amour pour l'humanité, s'était consacré au service des habitans de la campagne, et qui, par son application extrême, était devenu l'un des plus grands Médecins de l'Europe, parvint à tranquilliser ses esprits. Il espéra même que la violente agitation dans laquelle ils avaient été, loin de lui être nuisible, pourrait lui devenir salutaire. Il ne se trompa pas : les remèdes opérèrent. Ils

semblaient recevoir de l'efficacité de la main qui les offrait : c'était toujours celle d'Allard, ou celle de son fils. Le Médecin n'avait garde de les éloigner. Souvent c'est en ramenant la satisfaction dans l'âme, qu'on parvient à rendre au corps la santé. Amélie, sans doute, dut le retour de la sienne à cette volupté pure que fait éprouver la certitude d'être aimée. Elle lisait dans les yeux de son fils, dans l'altération de sa voix, dans l'inquiétude qui se peignait dans tous ses mouvemens, combien elle en était chérie, et combien son état l'alarmait. Elle le consolait, en jouissant avec délices de sa douleur. Elle voyait dans les soins de son époux, dans les tendres attentions qu'il avait pour elle, dans les services empressés qu'il lui rendait, combien il craignait de la perdre. Je pouvais donc être heureuse, lui disait-elle en s'attendrissant ; j'avais trouvé dans vous le meilleur ami, l'époux le plus sensible, l'homme le plus vertueux. . . Hélas ! je m'en suis rendue indigne ; et ce n'est qu'au moment où je vais n'être plus, que j'apprends à connaître le véritable bonheur. Ton cœur me l'a toujours offert, et mon odieux orgueil a toujours dédaigné ton cœur bienfaisant. Si j'étais rendue à la vie, quelle différence tu verrais dans mes sentimens ! Allard ne lui répondait que par ses caresses et par ses larmes. Mais il cessa bientôt d'en verser. M. Chablais lui rendit l'espérance. La convalescence d'Amélie fut assurée ; elle fut longue, et pendant tout son cours, la conduite d'Allard ne se démentit jamais. Ce fut toujours celle d'un ami sensible,

qui goûte avec transport la satisfaction de voir son ami revenir à lui. Lorsqu'il n'eut plus d'inquiétudes sur la santé de sa femme, il voulut se délivrer de celles que la connaissance de son caractère pouvait lui laisser encore. C'était en pensant qu'il avait vieilli; et son expérience lui avait appris qu'il fallait se défier des résolutions formées dans ces instans où le sentiment entraîne. Dans sa chaleur, il dicte souvent des promesses qu'on oublie, quand il se refroidit. Peut-être plus que personne capable de s'attendrir; ce ne fut cependant que la raison seule qu'il voulût avoir obligation du retour d'Amélie. La franchise a toujours des droits certains, dès que l'humeur et la dureté ne l'accompagnent pas. Ce fut sans détour qu'il parla de ses craintes, et qu'il laissa paraître ses désirs. Le ciel vous a rendue à mes vœux, dit-il à son épouse; il semble même qu'il n'ait mis vos jours en danger que pour vous apprendre à connaître et à vous attacher à celui que le devoir et surtout sa tendresse vous disaient d'aimer. J'avais, poursuivit-il, à me plaindre de vous. Votre froideur, vos dédains, votre fierté m'avaient aliéné. Je l'avoue, je croyais que c'était pour toujours; mais ce n'est pas l'amour qui s'allume dans le cœur de l'honnête homme qui peut entièrement s'éteindre. Le mien se ranima; il reprit toute sa force lorsque je vous vis en péril. Je revins à vous; vous fûtes sensible à mon retour; nos larmes se mêlèrent; le sentiment les fit couler; et je connus, dans l'excès de ma peine, le charme de répandre des pleurs. Mais bientôt

l'amertume de vos regrets et la violence de vos maux me plongèrent dans le désespoir ; il fut suivi des douceurs de l'espérance. En revenant à la vie, vous ramenâtes la satisfaction dans mon cœur, vous y fîtes luire l'aurore du bonheur : je ne l'avais point encore connu. Jamais, ma chere Amélie, jamais vous n'aviez tourné sur moi des regards attendris.... Votre.... mais laissons les reproches. Ne nous rappellons que l'instant qui m'a donné une épouse. Ayons-le toujours présent, pour que tous ceux qui le suivront, lui ressemblent. Amélie voulut parler ; mais plus on sent, moins on s'exprime. Elle se jeta dans les bras de son mari, le serra étroitement, et ses yeux furent les seuls interprètes de son cœur.

Allard avait préparé sa conversation, il fut en état de la poursuivre. Ma chère Amélie, continua-t-il ? vous ne vous offenserez pas si votre époux, si l'homme que vous avez forcé, par des sentimens plus doux, à devenir votre ami, vous parle avec cette vérité que l'amitié exige. Ne craignez pas que je conserve du ressentiment. Si je pense encore aux défauts que vous avez eus, ce sera pour mieux jouir des vertus qui les remplacent. En faisant mon malheur, ils vous rendaient malheureuse. On l'est toujours quand, par auteur, on s'éloigne des gens parmi lesquels le sort force de vivre. Rapprochez-vous des femmes que votre mariage a rendu vos égales. Peut-être ne trouverez-vous pas dans leur société autant de dégoût que vous l'avez imaginé. Vous avez passé votre première

jeunesse dans une maison que vos parens nommaient château. Votre naissance ne vous permettait pas de vous y livrer à des occupations qui font éviter l'ennui aux habitantes de la campagne, et qui même les satisfont, parce que c'est pour des objets chéris qu'elles travaillent. Des ouvrages souvent pénibles, mais partagés par leurs parens, les soins qu'exigent d'elles leurs familles, le mouvement, la gaieté, la vie champêtre leur donnent des idées plus intéressantes, plus variées que celles qu'ont ordinairement des femmes d'un ordre supérieur dont l'éducation n'a pu être soignée. Mon oncle m'a souvent dit, il avait beaucoup voyagé, et sa simplicité, sa droiture, et les connaissances qu'il avait acquises le faisaient recevoir partout avec plaisir; il m'a dit souvent qu'il avait vu plusieurs fois des seigneurs et des savans même étonnés de l'entretien des villageois, se plaire à leur conversation, et admirer la justesse de leurs raisonnemens. Ne dédaignez donc plus des gens qui ne sont point méprisables, puisqu'ils sont honnêtes et sensés. Traitez-nous en hommes. Tirez de votre état le parti le plus avantageux; faites-vous aimer de tous les habitans du village; vous savez si votre fils, si votre époux vous adorent. Je ne vous promets rien, interrompit Amélie en embrassant son mari, je ne vous promets rien; mais vous verrez.

Dès le moment même elle fut quitter des vêtemens qui, sans la parer davantage, servaient à la faire distinguer des autres femmes du village. Elle prit un simple corset, un tablier blanc, une

coëffure sans fontanges, et dans cet habillement, plus convenable à l'épouse d'Allard, elle fut trouver sa voisine. Etonnée de recevoir une visite d'Amélie, et de la voir sous ces champêtres habits, la bonne Toinette ne peut s'empêcher de marquer sa surprise. Eh, bon Dieu! lui dit-elle, c'est vous qui venez mise comme nous autres paysannes, qui venez dans la maison d'un pauvre laboureur. Mon mari, lui répondit Amélie, m'a fait ouvrir les yeux. Ses soins, sa bonté, sa tendresse ont fait naître dans mon âme la reconnaissance et l'amour. Le sentiment y a rappelé la raison. Je rougis à présent d'une conduite qui me faisait détester. Je hais mon orgueil, ma sotte vanité. Je veux jouir de ces biens qu'Allard assure que l'on goûte mieux au village que partout ailleurs. Je veux être aimée; je vous demande votre amitié, poursuivit Amélie, je vous offre la mienne, et je vous aurai la plus grande obligation si vous l'acceptez. Bonne, gaie, vive, franche, Toinette reçut avec plaisir les avances d'Amélie. Bientôt la confiance s'établit entr'elles. Leur conversation s'anima et devint intéressantes. Toinette parla de son ménage, de son mari, de ses enfans, du bonheur des familles unies, de la satisfaction qu'on éprouve quand on vit bien avec ses voisins, de celle qu'on trouve quand on les oblige et quand on reçoit d'eux des services qui prouvent qu'on en est aimé. Elle mettait dans ses discours tant de chaleur, tant d'énergie, qu'Amélie fut émue et attendrie. Elle sentit cette impression vive que

fait naître le récit des choses honnêtes et le tableau de cette vie douce qu'on ne trouve qu'au sein de la tranquillité et de la vertu. Quoi! s'écriat-t-elle, j'ai pu vivre si près du bonheur et ne le pas goûter, il a fui la maison d'Allard depuis que j'y suis entrée. O mon amie! ô ma chère Toinette! aidez-moi à l'y ramener. Toinette, pour tout avis, lui conseilla de renoncer *à la gloire*, d'écouter son cœur, de chérir son mari, d'aimer son enfant, de s'occuper gaiement comme elle des soins de son ménage, et de se faire des amies avec qui elle pût s'entretenir librement de ses plaisirs et de ses peines. Avant de la quitter, Amélie la remercia, l'embrassa tendrement, et la pria de venir passer l'après-vêpres chez elle.

Le premier pas est le plus difficile lorsqu'on veut revenir au bien, c'est de surmonter cette mauvaise honte que si souvent empêche de changer de conduite. Amélie avait du courage dans l'âme, elle ne craignait pas de paraître se démentir, parce qu'elle était bien sûre qu'elle ne se démentirait plus. Elle fut à l'Eglise avec un maintien modeste, mais assuré; en sortant elle prit assez sur elle-même pour faire des avances aux femmes qu'elle avait le plus dédaignées. Elle rencontra la mère de Lucie; elle rougit et laissa paraître le regret qu'elle sentait de l'avoir offensée.

Les habitans du village, surpris de la simplicité des vêtemens d'Amélie, plus étonnés encore de son air affable, ne savaient à quoi attribuer un changement pareil. Ils aimaient tous Allard,

ils furent tous enchantés, et coururent le féliciter. Son cœur nageait dans la joie; il la goûtait pour la première fois dans toute sa vivacité, dans toute sa pureté. Elle lui prêta des ailes pour retourner chez lui. Il y trouva Amélie serrant son fils contre son sein. Il les mit tous deux entre ses bras, et resta dans cette douce attitude jusqu'à ce que Toinette vint l'y surprendre. Dans le ravissement d'un pareil spectacle, elle frappa des mains, sauta dans la chambre, les embrassa tour-à-tour, et courut, emportée par le sentiment, raconter dans tout le village ce dont elle avait été témoin. C'est une noce, mes enfans, que je vous annonce, dit-elle aux garçons et aux jeunes filles. Allez chercher les hautbois et les musettes, nous danserons. Moi, je vais vous faire préparer à souper : elle revole chez elle, enlève toutes les provisions qui s'y trouvent, les porte chez Amélie, lui confie son projet; Amélie l'applaudit avec transport. Allard, Basile et les deux femmes se mettent à l'ouvrage. Le feu s'allume, les broches tournent, et bientôt le souper est prêt. Chacun apporte des tables, des bancs, des chaises. Le Curé envoie ses meubles et son vin. Il vint lui-même présider à la fête, non pas pour en gêner la liberté, mais pour en partager le plaisir. M. Germain avait déjà béni la table; on était prêt à s'asseoir, lorsqu'Allard s'aperçut que Lucie et sa famille manquaient au festin. Les démarches honnêtes ne vous coûtent plus rien, dit-il à sa femme; allez chercher des gens qui nous ont aimés, que nous avons offensés,

et qui peut-être voudront bien se rapprocher de nous. Elle serra la main de son mari et s'en alla avec Toinette et son fils chez les parens de Lucie. D'abord elle eut de la peine à les vaincre ; mais Basile à leurs genoux, et Toinette les entraînant, les décidèrent à venir. Allard les vit arriver avec reconnaissance, et leur présence augmenta son contentement. Lucie n'avait jamais été si belle. Son sein était agité, et la timidité colorait ses joues des mêmes roses que le plaisir répandait sur celles de Basile. Tous les yeux se tournaient sur ce beau couple, tous les cœurs désiraient de le voir bientôt uni.

Amélie, aidée de son époux, faisait les honneurs de la fête avec ces grâces que la gaieté seule peut donner. Elle renaissait à la nature, et s'abandonnait avec délices aux sentimens qu'elle inspire, quand pour en augmenter les charmes son frère parut au milieu de l'assemblée. Ce qu'elle désirait le plus, c'était de l'avoir pour témoin de son bonheur ; ce qu'il souhaitait le plus, c'était de la savoir heureuse ; mais il croyait la connaître trop pour pouvoir l'espérer. Dans son ravissement, il multipliait les questions. Amélie ne voulut pas satisfaire elle-même sa curiosité. Elle le fit placer à côté de M. Germain qu'elle chargea de l'instruire. Le digne Pasteur lui raconta l'histoire des deux époux. Il lui parla avec admiration, avec enthousiasme de la conduite d'Allard; il donna les plus vifs éloges au retour d'Amélie. Il s'exprimait avec cette chaleur, cette rapidité, cette énergie qui caractérisent les discours de l'homme

de

de bien, lorsqu'ils s'abandonne au plaisir de louer la vertu. D'Ormond l'écoutait avec attention et avec reconnaissance. Son cœur allait au-devant des paroles du respectable Curé. Ses yeux cherchaient ceux de sa sœur et lui peignaient ses transports.

Le souper fini, les musettes se firent entendre; Allard et son épouse ouvrirent le bal champêtre; Amélie fut prendre ensuite le père de Lucie. Ce fut avec les marques d'une véritable amitié qu'ils s'embrassèrent. Lucie remplaça Amélie. Le choix de son père aurait paru bizarre si l'on n'en eût pas pénétré le motif. En embrassant sa fille avec cette complaisance qu'un tendre père ne dissimule point; il lui dit de prendre Basile. Elle trembla en allant à lui. L'amour, le plaisir, la pudeur agitaient tous ses sens. Basile tremblait aussi en la voyant venir; son cœur ému palpitait de joie et d'amour. Tous les regards se fixèrent sur eux. D'Ormond jouit, pour la première fois de sa vie, du spectacle le plus doux que la nature puisse offrir; celui de deux amans qui joignent à la jeunesse et aux grâces naïves cette aimable candeur plus touchante que la beauté même. Leur danse finie, les jeunes villageois en formèrent de nouvelles. La sénérité brillait sur leurs fronts; le contentement animait leurs sauts. C'était ainsi, dans la jeunesse du monde, que l'homme s'égayait au sein de l'innocence et célébrait, par des fêtes rustiques et par des danses, les actions agréables à la Divinité. Les premiers rayons de l'aurore firent cesser le bal. Chacun alla reprendre son travail,

emportant avec soi cette impression douce qu'on conserve encore après avoir goûté des plaisirs purs et vrais.

Enchanté de tout ce qui s'était passé sous ses yeux; pénétré d'un tendre respect pour le caractère d'Allard; d'admiration et d'amitié pour sa sœur; se sentant de l'inclination pour son jeune neveu : d'Ormond résolut de passer ses jours parmi des gens qui ne pouvaient manquer de le rendre heureux. Il était las de la vie errante qu'il menait depuis longtems. La société dans laquelle il avait été forcé de vivre, ne convenait point à sa façon de penser. Philosophe dans un état où l'on est guère occupé que de très-petits détails; où l'on dort pour éviter l'ennui; où le bruit et le tumulte sont pris pour de la gaieté; dans un état enfin où l'homme qui pense est souvent regardé comme un être extraordinaire et bizarre; il soupirait après l'instant de pouvoir rompre des chaînes dont il se sentait accablé; mais l'extrême modicité de sa fortune ne lui avait pas permis jusqu'alors de se livrer à son goût pour l'indépendance et pour la tranquillité. Dans la maison d'Allard il sentit que trop peu riche pour le luxe il l'était assez pour le bonheur. Il résolut de s'y fixer. On semblait y goûter les charmes d'une existence nouvelle et plus douce. La concorde y avait ramené la confiance et la riante familiarité. Heureux enfin l'un par l'autre : Allard et Amélie ne s'occupaient plus que du bonheur de Basile. Lucie, la charmante Lucie, pouvait seule l'assurer. M. Germain, le père, l'ami de tous

ses paroissiens fut chargé de faire de nouvelles démarches pour l'obtenir. Il n'eut pas de peine à réussir. Les conseils de l'honnête homme ont sur les âmes simples et vertueuses toute la force des loix. Tout fut bientôt arrangé entre les parens. Ils désiraient avec la même ardeur la félicité de leurs enfans ; et ce fut avec un empressement égal qu'ils les conduisirent aux pieds des autels. Basile et Lucie s'y jurèrent un amour éternel. Leur serment leur coûta peu ; ils se promettaient d'être très-heureux.

Lucie en entrant dans la famille d'Allard, en augmenta le bonheur. Amélie et son époux la regardaient comme un présent dont le ciel avait voulu récompenser leur vertu. D'ermond lui trouvait un caractère doux, aimable, gai, sensible, égal, dont son imagination lui avait bien tracé le modèle ; mais qu'il ne croyait pas dans la nature. Basile... il connaissait encore mieux son prix ; il était son époux.

Le bon Allard, philosophe à sa manière et peut-être de la façon la plus sûre, puisqu'il suivait en même-tems les leçons de l'expérience et les inspirations de la natnre, en jouissant du présent, pensait à l'avenir. Il connaissait la faiblesse humaine, et savait que, même au sein du bonheur, l'âme n'est pas exempte des dégoûts. Il communiqua ses idées à d'Ormond, et de concert ils s'occupèrent des moyens de les prévenir. En multipliant les occupations, sans pourtant les rendre fatiguantes, en les tournant sur des objets agréables et utiles, ils les changèrent toutes en plaisirs.

Né peu riche ; mais n'ayant jamais eu que ses goûts respectables qui ne ruinent point, l'amour des lettres et la libéralité ; d'Ormond avait conservé en entier la somme modique dont il avait hérité de son père. Il n'avait que vingt mille francs ; mais il était vraiment sage. Cette faible somme lui parut non-seulement suffisante pour fournir à ses besoins, mais encore pour augmenter l'aisance des vertueux amis que son cœur avait adoptés. Il en consacra une partie à l'acquisition d'une maison riante, située sur le penchant d'un côteau ; le reste fut employé à acheter des terres qui l'environnaient.

Il forma son établissement d'après les principes de ce philosophe si capable de faire des prosélites à la nature ; si nous avions le courage d'être véritablement heureux. Il trouvait dans sa nièce le naturel honnête et aimant de Julie. Il ne lui manquait que son éducation, et ses lettres pouvaient y suppléer. Il les mit entre les mains de Lucie, qui crût y reconnaître une partie des choses qu'elle avait vaguement pensées, sans avoir pu parfaitement les développer. Son livre devint son trésor. Après avoir rempli les devoirs de la religion, elle s'enfermait les Dimanches avec lui. Elle s'attachait surtout à étudier la conduite de Julie dans l'intérieur de son ménage. Elle adoptait tout ce qui pouvait convenir à sa situation, et quittait sa lecture non pas avec plus de tendresse pour ses parens, mais avec une intelligence plus éclairée, et de nouveaux moyens pour leur plaire.

D'ormond avait rendu sa champêtre habitation aussi commode que simple. La vue en était charmante, des prairies où un ruisseau bordé de saules faisait mille détours, des champs couverts de bleds magnifiques, et des vergers, dont les arbres pliaient sous les fruits, environnaient cette agréable demeure. Le jour qu'il en prit possession fut un jour de fête; mais une fête donnée par d'Ormond, et dont Lucie faisait ses apprêts, ne pouvait être ni tumultueuse, ni brillante. La douce gaieté, les grâces ingénues, et la simplicité champêtre en faisaient tout l'agrément et les productions de la nature toute la magnificence. Seule dans la confidence de son oncle, Lucie avait fait ses préparatifs dans le plus grand secret, et avec cette délicatesse de goût qui se rencontre dans tous les états, et que perfectionne l'envie de plaire.

Allard et Basile revenaient de leur travail. La chaleur avait été vive, et ils semblaient avoir besoin de prendre de la nourriture et du repos, lorsque d'Ormond leur proposa d'aller jouir de la fraîcheur du soir sur le penchant du côteau. Amélie, qui avait appris à sentir le prix des attentions et des soins, s'opposait à cette promenade; Allard, qui sentait encore mieux la nécessité de la complaisance, céda avec un air satisfait au désir d'Ormond. Quelle fut leur surprise, lorsqu'arrivés à la porte d'un jardin, dont ils ne connaissaient pas encore le maître, ils la virent s'ouvrir, et reconnurent Lucie qui, proprement vêtue, un gros bouquet de roses à son côté, et des fleurs dans ses cheveux, venait

à eux avec empressement ! Elle ne leur donna pas le tems de parler. Elle prit Allard d'une main, Amelie de l'autre, et les conduisit sous un berceau de cerisier. Basile suivait en silence; d'Ormond jouissait de leur étonnement et de leur plaisir. Ils trouvèrent sous le berceau une table proprement servie. Elle était couverte de légumes excellens, apprêtés par Lucie, de laitage, d'œufs frais et de meilleurs fruits de la saison. Des bancs de gazons servaient de siéges, le feuillage légèrement agité par le vent du Nord, était entrelacé de fleurs ; et les oiseaux, qui se rassemblent au coucher du soleil, faisaient entendre leur douce mélodie. La fraîcheur et la beauté du soir, le chant du chardonneret et de la fauvette, le murmure d'une fontaine, le parfum des fleurs, et surtout le sentiment de tendresse et de satisfaction qui pénétrait les convives, faisait régner parmi eux un silence délicieux. Le cœur du bon Allard palpitait de joie, et ses yeux nageaient dans les larmes. Amélie regardait tour à tour avec attendrissement son époux, son fils, son frère et sa fille. Le visage de Basile exprimait la reconnaissance et l'amour. Celui de Lucie était encore embelli par des grâces nouvelles et par la gaieté. D'Ormond sentait qu'il commençait seulement à vivre. Lucie et lui rompirent enfin le silence. Ils chantèrent ensemble les charmes de l'amour, les douceurs de l'amitié, les plaisirs de la vie innocente et tranquille. D'Ormond avait une voix agréable et flexible ; le sentiment avait dicté ses chansons. Lucie n'avait eu de maître

que la nature ; mais son organe était enchanteur. Leurs sons résonnèrent jusqu'au fond des âmes et en augmentèrent le ravissement. Il redoubla encore, lorsqu'après le souper d'Ormond conduisit ses parens dans des chambres charmantes par leur propriété, et leur annonça qu'ils étaient chez eux. En vain auraient-ils voulu lui répondre ; ils ne purent que le serrer avec transport dans leurs bras.

Trop animés, trop contens pour pouvoir se livrer au sommeil ; Allard et Amélie passèrent la nuit à s'entretenir de leur bonheur. Votre frère, disoit Allard, est un Ange envoyé du ciel pour mettre le comble à notre félicité. Je ne désirais plus rien, répondait Amelie, puisque j'avais recouvré ton cœur ; mais mon frère, en rendant notre vie plus agréable par sa présence, et plus aisée par ses bienfaits, me délivre de la crainte de te voir souffrir dans tes vieux jours. Sa conversation amusera tes loisirs ; et notre travail fournira à tes besoins. Heureusement il ne nous a pas rendus assez riches pour que nous puissions nous y soustraire, et nos enfans ne languiront pas dans l'oisiveté.... Tandisqu'ils s'entretenaient ainsi, plus heureux encore. Basile et Lucie s'abandonnaient aux transports de l'amour ; et d'Ormond savourait cette volupté pure qui récompense toujours les actions de l'homme sensible et généreux.

Dès que le jour parut, il conduisit Allard et son fils dans toutes les parties de leur domaine. Voilà, dit-il au jeune homme, ce que vos soins doivent faire valoir, ces terres cultivées par des

mains vertueuses suffiront à l'entretien de votre famille, aux besoins du pauvre, et vous fourniront les moyens de rassembler souvent chez nous nos véritables amis. De retour à la maison, d'Ormond fit voir à Basile des attelages de bœufs vigoureux, et tous les instrumens nécessaires à l'agriculture. M. Germain lui avait trouvé des domestiques forts et sages. Il les présenta à leur nouveau maître, et leur dit que dès le lendemain il les conduirait lui-même au travail. Lucie fut chargée de l'intérieur du ménage; Allard et sa femme en eurent l'inspection générale. Dès le premier jour ils montèrent les choses au ton sur lequel elles doivent toujours subsister. Ils inspiraient l'amour du travail par les louanges qu'ils lui accordaient, la fidélité par la confiance, le zèle par la bonté.

Basile, neveu plus gai, parce qu'il avait enfin appris à connaître le bonheur de son état animait les ouvrages champêtres par des chants, par des propos joyeux, et par un air satisfait. C'était avec plaisir qu'on allait, dès le grand matin, avec lui se livrer aux travaux les plus pénibles. On riait en se fatiguant; mais la joie diminuait la fatigue. Quand le soleil devenait trop ardent, on voyait arriver un dîner abondant que Lucie et les filles qui l'apportaient, venaient partager avec Basile et ses ouvriers. On s'établissait sur le gazon, à l'ombre d'un hêtre; on mangeait comme on avait travaillé; on trouvait au fond des bouteilles du courage pour le reste de la journée. Le soir un bon souper, et plus encore un air content servaient

de récompense. Basile passait alternativement des bras d'Amélie dans ceux de son père ; Lucie l'en tirait pour le serrer dans les siens. D'Ormond, trop sage, trop éclairé pour mépriser la conversation des bons villageois, les amusait pendant la veillée, en leur racontant des histoires singulières et instructives ; souvent il applaudissait aux réflexions que ses récits faisaient naître. D'autresfois il s'occupoit avec eux de ces jeux que le bel esprit gâte ou dédaigne ; mais que l'aimable innocence chérit. On remarquait qu'il n'était point fâché, lorsque le juge ordonnait à la jeune paysanne fraîche et timide de l'embrasser pour racheter son gage. Les Dimanches et les Fêtes étaient entièrement consacrés à la piété et aux amusemens. Ces jours-là, la famille, toujours rassemblée, augmentait ses plaisirs en les variant. Tantôt, entourant d'Ormond, elle écoutait avec attention la lecture qu'il lui faisait d'un livre intéressant. Le sage Allard, sa femme, plus instruite qu'on ne l'est au village ; Lucie, éclairée par la nouvelle Héloïse, et plus encore par son âme sensible. Basile, élevé par son père, formé par son oncle, et perfectionné par Lucie, n'auraient pas entendu patiemment les pieuses absurdités de la légende ou les récits extravagans de quelques romans barbares. D'Ormond avait rassemblé pour eux ces ouvrages simples et sublimes, qui, peignant la nature et la vertu d'après elles-mêmes, les font aimer vivement, parce qu'ils en tracent un portrait fidèle. Cette Sara surtout, que l'Angleterre envie sans doute ; mais

que la France a eu l'honneur de produire, faisait leurs délices (*). A leur lecture succédaient souvent des danses sous l'ormeau, auxquelles Allard, sa femme, d'Ormond et M. Germain lui-même présidaient. D'autres fois Lucie donnait après vêpres des collations à ses compagnes, pour les rendre plus gaies; Basile y invitait aussi ses amis. La présence de ces respectables parens, sans gêner la liberté, y maintenait la décence. Ils favorisaient les tendres amants qui aspiraient au bonheur d'être époux; mais ceux qui n'en cherchaient que les plaisirs, sans vouloir en porter le nom respectable, étaient pour jamais bannis d'une société où le contentement était toujours accompagné de la vertu. Les jours de Fête, un souper plus abondant et plus recherché qu'à l'ordinaire, était offert par Lucie à M. Germain, à M. Chablais, et à Toinette. Ils étaient les bienfaiteurs de l'heureuse famille, il était juste qu'ils partageassent quelquefois son bonheur.

Basile, guidé par son père, voyait ses travaux récompensés par l'abondance. Tous ses champs, mieux cultivés, étaient les plus féconds du village; ses vignes produisaient le meilleur vin; ses troupeaux multipliaient davantage, et ses arbres étaient presque toujours chargés de très-excellens fruits. Tout

(*) Conte moral qui parut en 1665. Le grand nombre d'éditions qui en furent faites & enlevées sur-le-champ, fait plus d'honneur à la nation qu'à l'auteur même, & n'annonce pas la décadence du goût chez les lecteurs.

prospérait entre ses mains ; sans la générosité qui l'en garantissait, il se serait bientôt vu dans la richesse ; mais le pauvre avait sur son cœur des droits incontestables et sacrés, le tiers de ses récoltes lui était assuré ; un autre servait à l'entretien du ménage, et le troisième suffisait pour payer les impôts, pour fournir aux dépenses extraordinaires, et pour procurer des fonds à sa bienfaisance. Basile se servit de ces derniers pour faire une dot à la jeune Agathe que son ami Marcel aimait, comme lui-même aimait Lucie.

Allard et sa famille coulaient ainsi dans le sein de l'innocence et de l'amitié des jours vertueux et tranquilles. Leur maison était l'asyle de la paix et de la gaieté. Ils y trouvaient les secours d'une bienveillance réciproque, les exemples de l'honnêteté, et toujours le sourire de la tendresse. Allard jouissait de son ouvrage. C'était lui qui, par sa modération, par sa douceur, par sa patience, avait porté la lumière dans le cœur d'Amélie. En la forçant à la reconnaissance, il l'avait ramenée au devoir, au bonheur. Amélie n'avait d'autres peines que celles que lui causait la crainte de perdre trop tôt un ami respectable, un époux adoré. Basile, dans la force de l'âge, fils sensible et chéri, mari tendre de Lucie, vivait pour le sentiment et pour l'amour. Lucie trouvait la satisfaction dans les soins qu'elle rendait à ses parens, dans leurs caresses et dans les yeux de son époux. Elle ne regardait jamais son cher Basile sans se rappeler avec transport, avec reconnaissance,

qu'il avait ouvert son âme à la vive impression du plaisir. D'Ormond sentait qu'il avait enfin trouvé le genre de vie le plus convenable à son caractère. L'âge d'or renaissait pour lui. S'il peut encore exister, c'est pour l'homme bienfaisant et sensible qui écoule ses jours sous un toit rustique, parmi des cultivateurs honnêtes, vertueux, reconnaissans, et dans l'heureux accord de l'amitié, de l'amour et de l'innocence.

Le ciel devait à Basile et à Lucie des enfans qui marchassent sur leurs traces. Il écouta les vœux de la nature; Allard eut la satisfaction de presser ses petits enfans contre son sein.

FIN.



qu'il avait ouvert son âme à la vive impression du plaisir. D'Ormond sentait qu'il avait enfin trouvé le genre de vie le plus convenable à son caractère. L'âge d'or renaissait pour lui. S'il peut encore exister, c'est pour l'homme bienfaisant et sensible qui écoule ses jours sous un toît rustique, parmi des cultivateurs honnêtes, vertueux, reconnaissans, et dans l'heureux accord de l'amitié, de l'amour et de l'innocence.

Le ciel devait à Basile et à Lucie des enfans qui marchassent sur leurs traces. Il écouta les vœux de la nature; Allard eut la satisfaction de presser ses petits enfans contre son sein.

FIN.